itinerari literari autoguiat 16

La Genève d'Aurora Bertrana

Textes réunis et présentés par :
Mariàngela Vilallonga
Traduction : Isabel Carbonell

Càtedra de Patrimoni Literari
MARIA ÀNGELS ANGLADA
CARLES FAGES DE CLIMENT

Universitat de Girona
Diputació de Girona
Ajuntament de Castelló d'Empúries
Ajuntament de Figueres

Mariàngela Vilallonga,
Professeur à l'Université de Gérone.
Directrice de la chaire du Patrimoine littéraire catalan

LITTERATURE CATALANE EN EXIL : AURORA BERTRANA

« C'était le mois de juin 1938. J'avais quitté Barcelone, une Barcelone en ruines, affamée, bombardée et sale. Je me trouvais de nouveau à Genève, la ville chérie de mes amours. Quand j'y étais arrivée la première fois, en 1923, cette ville m'avait ouvert les yeux à un nouveau monde, un monde insoupçonné, révélateur, non pas grâce à ses monuments, ses parcs, ses jardins, ses quais sur le Léman et le Rhône ou son paysage alpin, mais par le niveau de civilisation, de culture, de civisme et d'européisme qu'on y respirait.

Ce matin lumineux de juin 1938, je retrouvais mon aimable Genève, propre et gaie, peuplée de gens bien nourris, bien habillés, diligente et comme imprégnée d'une envie et d'une joie de vivre qui contrastaient avec mon état d'esprit. Je ne pouvais pas partager l'animation générale. Deux années de guerre civile vécues à Barcelone, le cœur et l'âme submergés par l'immense tragédie des luttes fratricides, la destruction morale, sociale, politique et matérielle de notre chère capitale de la Catalogne, m'avaient privée de la faculté de ressentir du plaisir. »

(Aurora Bertrana, *Mémoires*)
Auteure catalane en exil : 1923-1926 : Genève, Mürren, Chamonix
1938-1948 : exil à Genève et à Perreux (NE). A épousé Denys Choffat.

Trio de jazz format per les senyoretes Glasser, Bovard i Bertrana, l'any 1924, a Chamonix (publicada a *Memòries*, editorial Pòrtic).

Premier trio de jazz féminin, 1924. Source : Fonds Aurora Bertrana, Université de Gérone

Aurora Bertrana et Denys Choffat, sur le chemin de Tahiti. Livre paru en 1943.
Source : Mariàngela Vilallonga, « Littérature catalane vécue et écrite à Genève »,

« Cet hiver-là [1943], il s'était produit un événement important pour moi : la publication de mon œuvre *Fenua Tahiti*, éditée par la maison Delachaux et Niestlé. Le texte en français était de mesdames De Montmollin et Des Gouttes, mais j'y avais ajouté quelques chapitres inédits. Pour fêter ça, les De Montmollin avaient organisé un dîner d'amis où, je crois me souvenir, assistaient Ventura Gassol, Charles Ould et l'illustrateur du livre, Marcel North. Le jardinier en chef avait garni personnellement la table avec des fleurs et des bougies. Comme tout ce que faisait cet homme, *jardinièrement* génial, c'était une oeuvre d'art. Pendant le repas, tout le monde leva son verre en mon honneur et à la santé de ma future célébrité comme auteur en langue française. À l'époque, je collaborais littérairement à *Suisse Contemporaine*, où l'un de mes récits avait été publié à côté de textes signés par deux de mes professeurs à l'Université de Genève.
La *Semaine Littéraire* de Genève venait de publier, à son tour, mon histoire *Noël dans les tropiques*, illustrée d'un très joli dessin de Grobéty, et ma collaboration avec *La Gazette de Lausanne* avait l'air de bien marcher, elle aussi. Quant à mon roman *Six épaves,* il dormait pour l'instant dans une chemise en attendant la fin de la guerre pour chercher fortune à Paris. Selon un éditeur local, Genève, la ville éditoriale la plus libre de la Suisse française, se voyait «trop» reflétée dans certains personnages de mon œuvre. »

(Aurora Bertrana, *Mémoires*)

Aurora avec Nicolau d'Olwer (Barcelona, 1888-Ciudad de México 1961) à Genève 1939

« Un jour, dans la rue, j’ai rencontré Lluís Nicolau d’Olwer. Nicolau était un homme que je n’avais pas vu souvent mais que j’admirais beaucoup. Sa personnalité intellectuelle et politique m’inspirait un profond respect. Le fait de nous retrouver nez à nez dans une rue de Genève a fait naître entre nous une cordialité immédiate. Nicolau m’a dit qu’il vivait dans un petit village de Haute-Savoie près de Genève, à Monnetier ou à Mornex, je crois. Lorsque je lui ai demandé ce qu’il pouvait bien faire dans le coin, il m’a répondu qu’il écrivait. La dictature de Primo de Rivera l’avait forcé à s’exiler. Il avait choisi ce bel endroit paisible sur le mont Salève parce qu’il pourrait y travailler en paix et, en même temps, fréquenter des gens intéressants à Genève. Il venait souvent et nous avons commencé à nous voir et à passer de longs moments ensemble. »

CAFES DE GENEVE

Le premier des cafés décrits par Aurora est le Café de la Brosse. C'est son ami Jacquet qui le lui fait découvrir. Là, il la présente comme la « comtesse d'Olivarès *», ce qui nous fait supposer qu'Aurora doit s'amuser à endosser ce rôle. C'est dans la description de ce café que surgit aussi l'une des deux occasions où Aurora raconte comment elle apprend la mort de son père — sans que les deux explications coïncident ; la deuxième mérite un chapitre spécial de ses* Mémoires *: "La mort du père".*

À La Brosse, j'ai vécu un épisode réellement exceptionnel et tout à fait inexplicable, du moins en ce qui me concerne. Son héros ? Un chien. Si je ne me souviens plus de son nom, je ne risque pas de l'oublier, lui. Ce n'était pas un spécimen hors-pair, ni un chien de cirque plus ou moins doué. C'était le jouet et un peu la mascotte de La Brosse. Tout le monde le cajolait, le caressait, le gâtait... Les morceaux de sucre, malgré le strict et rigoureux rationnement national, flattaient souvent le palais du chien.

Mon étrange aventure avec ce chien est directement associée à la mort de mon père, survenue à la mi-novembre 1941 à Barcelone.

J'avais appris la nouvelle de son décès grâce à une coupure de l'hebdomadaire *Destino* qui publiait également une photo de lui ainsi qu'un bref résumé de sa biographie.

Bien entendu, je n’avais parlé de cette mort à aucun de mes compagnons de La Brosse. Pas un seul ne me semblait digne de partager avec moi cette nouvelle douloureuse. L’amour, l’admiration et le respect que Prudenci Bertrana m’inspirait comme homme et comme écrivain, m’empêchaient d’en parler avec qui que ce soit. Voilà pourquoi aucun des habitués de nos réunions ne me serra la main avec plus ou moins d’affection. Seul le chien-mascotte s’approcha de moi, lui qui ne l’avait jamais fait avant. Il appuya sa tête sur mes genoux et la laissa là pendant un bon moment en signe manifeste de sympathie. C’est lui, le chien, et aucun autre chaland de La Brosse, qui devina, ou qui ressentit peut-être par une espèce de télépathie que je ne n’oublierai jamais, que j’étais absolument bouleversée et que lui, le chien, partageait avec moi cette détresse grâce à je ne sais quelle transmission de pensée.

Aurora Bertrana, *Mémoires*, II, 236